

Albert Camus, *L'Etranger* (1942)

Alors, je ne sais pas pourquoi, il y a quelque chose qui a crevé en moi. Je me suis mis à crier à plein gosier et je l'ai insulté et je lui ai dit de ne pas prier. Je l'avais pris par le collet de sa soutane. Je déversais sur lui tout le fond de mon cœur avec des bondissements mêlés de joie et de colère. Il avait l'air si certain, n'est-ce pas ? Pourtant, aucune de ses certitudes ne valait un cheveu de femme. Il n'était même pas sûr d'être en vie puisqu'il vivait comme un mort. Moi, j'avais l'air d'avoir les mains vides. Mais j'étais sûr de moi, sûr de tout, plus sûr que lui, sûr de ma vie et de cette mort qui allait venir. Oui, je n'avais que cela. Mais du moins, je tenais cette vérité autant qu'elle me tenait. J'avais eu raison, j'avais encore raison, j'avais toujours raison. J'avais vécu de telle façon et j'aurais pu vivre de telle autre. J'avais fait ceci et je n'avais pas fait cela. Je n'avais pas fait telle chose alors que j'avais fait cette autre. Et après ? C'était comme si j'avais attendu pendant tout le temps cette minute et cette petite aube où je serais justifié. Rien, rien n'avait d'importance et je savais bien pourquoi. Lui aussi savait pourquoi. Du fond de mon avenir, pendant toute cette vie absurde que j'avais menée, un souffle obscur remontait vers moi à travers des années qui n'étaient pas encore venues et ce souffle égalisait sur son passage tout ce qu'on me proposait alors dans les années pas plus réelles que je vivais. Que m'importaient la mort des autres, l'amour d'une mère, que m'importaient son Dieu, les vies qu'on choisit, les destins qu'on élit, puisqu'un seul destin devait m'élire moi-même et avec moi des milliards de privilégiés qui, comme lui, se disaient mes frères. Comprendait-il, comprenait-il donc ? Tout le monde était privilégié. Il n'y avait que des privilégiés. Les autres aussi, on les condamnerait un jour. Lui aussi, on le condamnerait. Qu'importait si, accusé de meurtre, il était

exécuté pour n'avoir pas pleuré à l'enterrement de sa mère ? Le chien de Salamano valait autant que sa femme. La petite femme automatique était aussi coupable que la Parisienne que Masson avait épousée ou que Marie qui avait envie que je l'épouse. Qu'importait que Raymond fût mon copain autant que Céleste qui valait mieux que lui ? Qu'importait que Marie donnât aujourd'hui sa bouche à un nouveau Meursault ? Comprendait-il donc, ce condamné, et que du fond de mon avenir... J'étouffais en criant tout ceci. Mais, déjà, on m'arrachait l'aumônier des mains et les gardiens me menaçaient. Lui, cependant, les a calmés et m'a regardé un moment en silence. Il avait les yeux pleins de larmes. Il s'est détourné et il a disparu.

Lui parti, j'ai retrouvé le calme. J'étais épuisé et je me suis jeté sur ma couchette. Je crois que j'ai dormi parce que je me suis réveillé avec des étoiles sur le visage. Des bruits de campagne montaient jusqu'à moi. Des odeurs de nuit, de terre et de sel rafraîchissaient mes tempes. La merveilleuse paix de cet été endormi entraînait en moi comme une marée. À ce moment, et à la limite de la nuit, des sirènes ont hurlé. Elles annonçaient des départs pour un monde qui maintenant m'était à jamais indifférent. Pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai pensé à maman. Il m'a semblé que je comprenais pourquoi à la fin d'une vie elle avait pris un « fiancé », pourquoi elle avait joué à recommencer. Là-bas, là-bas aussi, autour de cet asile où des vies s'éteignaient, le soir était comme une trêve mélancolique. Si près de la mort, maman devait s'y sentir libérée et prête à tout revivre. Personne, personne n'avait le droit de pleurer sur elle. Et moi aussi, je me suis senti prêt à tout revivre. Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si

fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux,
et que je l'étais encore. Pour que tout
soit consommé, pour que je me sente moins
seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait
beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution
et qu'ils m'accueillent avec des cris
de haine.

Si vous voulez aller plus loin que cet extrait et lire l'oeuvre intégrale : [L'Etranger](#).

Voici le plan de l'explication telle que je la fais dans [la vidéo](#)

L'Etranger, Camus (1942)

Excipit

Introduction :

- Scène finale de *L'Etranger*. Condamné à mort en attente de son exécution. Position personnelle et position existentielle. Aumônier pénètre dans sa cellule, tente de lui faire accepter Dieu et un sens à la vie. Double mouvement : révolte et d'acceptation.
- 1. Un monologue tragique
- 2. Des réflexions sur la condition humaine
- 3. L'acceptation du destin

I. Un monologue tragique.

- Construction en deux parties, très nettement séparées : « alors, ... » , l. 1 et « lui parti, j'ai retrouvé mon calme », l. 63.
- Deux narrations très différentes. Première partie : Discours indirect libre (lignes 33 et suivantes). Fait entendre la voix de Meursault-personnage qui se mêle à celle de Meursault-narrateur. Oralité et théâtralité du discours (56) points de suspension miment l'étouffement. Lexique de la vocifération et des émotions (3 à 7 : "crier à plein gosier", "insulté", "pris par le collet", "déversais", "joie et colère"...)
- Contraste avec le "calme" (63), "épuisé", "dormi" (65)
- Catharsis. Notion aristotélicienne "purgation des émotions". "quelque chose qui a crevé en moi" métaphore inflammatoire ou infectieuse. Déterminant indéfini véhicule l'idée que cela se passe en dehors d'une intention consciente.
- Pourtant, il y a omniprésence du « je ». Face à face du personnage avec le monde, d'abord incarné par l'aumônier interpellé à la 2^e personne (1-26), puis, extension aux "autres" (27-56)
- Réaction émotionnelle du prêtre « les yeux plein de larmes » (61) témoin de l'intensité, à laquelle succède le "calme" et l'apaisement de la seconde partie, « merveilleuse paix » (69) « pour la première fois depuis bien longtemps » (75) "m'avait purgé du mal" (86)
- Mouvement d'affirmation de soi, d'abord dans la violence : l. 11 et suivantes « Moi, j'avais l'air », « Mais j'étais sûr de moi », « Oui, je n'avais que cela », etc.
- Dans la deuxième partie, c'est l'acceptation : « prêt à tout revivre. » (85) Meursault est enfin libre : « je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde » (89), « j'ai senti que j'avais été heureux et que je l'étais encore. (92) Meursault peut en héros tragique, accéder au sublime par la mort.

II. Des réflexions sur la condition humaine.

- Le perso semble sortir de "l'emprisonnement" du moment présent qui était le sien . Accède à une vision temporelle globale « J'avais eu raison, j'avais encore raison, j'avais toujours raison." (16) et à un regard rétrospectif: "J'avais vécu de telle façon et j'aurai pu vivre de telle autre. J'avais fait ceci et je n'avais pas fait cela ». (20)
- L'utilisation du plus-que-parfait, de différents futurs, est ici novatrice. Pour la première fois, le narrateur envisage sa vie dans un champ temporel beaucoup plus large, et même, n'hésite pas à imaginer un nouveau futur : « J'aurais pu vivre » (19) ou encore « du fond de mon avenir... les années pas plus réelles que je vivais » (26-33). Paradoxal, car quelques heures le séparent de son exécution !
- Contestation frontale et assumée de l'autorité sacrée, question rhétorique : « il avait l'air si certain, n'est-ce pas ? Pourtant, aucune de ses certitudes ne valait un cheveu de femme » (9). Opposition tradi chair/esprit, corruption/pureté, transition/éternité. Profession de foi athéiste.
- Au delà de la figure du prêtre, c'est toute autorité de sens qui est visée , et l'humanité dans son ensemble « il n'était pas sûr d'être en vie puisqu'il vivait comme un mort » (11). Equivalence de tous et de tout « Le chien de Salamano... nouveau Meursault » 46-54).
- Toute l'existence est vue depuis « cette minute et cette petite aube où je serai justifié » (24) , la mort.
- Affirmation de supériorité et de victoire « Mais j'étais sûr de moi, sûr de tout, plus sûr que lui, sûr de cette vie et de cette mort qui allait venir » (14) sentiment de puissance.

III. L'acceptation du destin

- Le passage semble donner un sens rétrospectif à tout le roman et au personnage de Meursault. L'apaisement se note aussi dans les figures poétiques de l'expression : se réveille « avec des étoiles sur le visage » (66). Mort et de renaissance symboliques ?
- Rapprochement de la mère, tendresse exprimée. « Pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai pensé à maman » (76). Meursault « comprend » enfin ses derniers actes, et se compare à elle : « Personne, personne n'avait le droit de pleurer sur elle. Et moi aussi, je me suis senti près à tout revivre » (85). Dans ce « moi aussi " = lien de filiation.
- Possibilité du bonheur « jouer à recommencer » (79), passe par l'acceptation
- Après son court sommeil, c'est toute la nature qu'il redécouvre : « des bruits de campagne » (67), « des odeurs de nuit, de terre et de sel »(68), « comme une marée » (71), « nuit chargée de signes et d'étoiles » (88). Evocation poétique et métaphorique. Tous les sens sont présents et se mélangent à la manière des synesthésies baudelairiennes.
- Meursault se retrouve alors lié charnellement, sensuellement au monde, par la chair : « de l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin ».
- Interprétation incertaine de la dernière affirmation.

Conclusion :

- Deux postures très helléniques adoptées par Meursault : le stoïcisme et l'épicurisme. Le dernier mouvement est aussi le dernier cri de cet homme, la dernière « sirène », et c'est, paradoxalement, un cri d'amour et de vie.